

Le XIX^{ème} siècle européen et latino-américain pourrait bien se caractériser par l'usage qu'il fait de certaines catégories sociales qui ont joué à cette époque une fonction régulatrice des pratiques et savoirs. La devise « liberté, égalité, fraternité », née sous la Révolution Française, a sans aucun doute exprimé, plus que des contenus sémantiques homologables entre eux et à partir d'eux-mêmes, un nombre incalculable de tensions sociales, politiques et culturelles qui ont incarnées ces idéaux. Ces concepts liés à ce que nous pourrions nommer un « esprit émancipateur » présent à l'époque, se déplaçaient entre un « être » et un « devoir être » social, politique, existentiel. A partir de ces tensions, on arrive à entrer dans le registre de l'univers social qui se joue dans les signes et la symbolique déployée à cette période. De fait, les processus d'émergence sociale agissent non seulement sur la visibilité de nouveaux sujets, qu'ils soient hommes ou femmes, mais ils produisent et reproduisent également des formes de subjectivité. On ne passe pas de l'Ancien Régime à un autre, nouveau, de manière pacifique.

Au sein de l'incroyable grille qu'est le XIX^{ème} siècle, le roman *Julie ou la nouvelle Héloïse*, écrit vingt ans avant la Révolution Française mais sous le climat de l'époque, a pris un sens singulier, aussi bien en France et en Europe qu'en Amérique. Rousseau s'était déjà fait connaître par son *Discours sur les sciences et les arts* (1750) et, plus particulièrement, par le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755). Un an après le roman suivront *Emile, ou de l'Education* et *Du contrat social*.

L'un des fils directeurs repris dans ce travail est lié à la réflexion portant sur certains présupposés traversant le roman de Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse* (1761), en lien avec des points de rencontre et de désaccord entre la sphère des affections et les idéaux d'émancipation humaine. Je pense au roman de Rousseau comme à l'une des lectures qui a contribué à l'émergence de nouvelles formes de subjectivité pendant les décisifs processus révolutionnaires qui ont parcouru les continents européen et américain entre la fin du XVIII^{ème} et le début du XIX^{ème} siècle.

Dans ce cadre de réflexion surgissent des interpellations: est-il possible d'établir un rapport entre les idées sur l'amour se détachant du texte de Rousseau et l'idée d'émancipation ? De plus, ces personnages féminins

et masculins, qui apparaissent dans son œuvre, peuvent-ils être émancipés par l'expérience amoureuse ? Dans tous les cas, l'émancipation est-elle un concept qui pourrait traverser la sphère de la vie privée, ainsi que celle de la vie publique ? Existe-il une correspondance entre la caractérisation de « Julie », personnage du roman de Rousseau et celui de « Sophie », idéal féminin apparaissant dans son *Emile* ?

Par ailleurs, même s'il est possible de dessiner la carte, montrée par Rousseau, des sentiments amoureux dans le roman, on ne pourrait faire la même chose avec le concept d'« émancipation ». De fait, celui-ci n'y est pas énoncé. En ce sens, l'idée d'unir ces deux concepts, amour et émancipation, obéit à la tentative de problématiser cette conjonction pour la rendre plus fructueuse.

Une autre question, presque inévitable, est reliée au fait de s'arrêter sur la réponse donnée par Rousseau au sujet de la dénomination du personnage de Julie comme la « Nouvelle Héloïse », figure qui jouerait le rôle d'un symbole ; de notre côté, il s'agit de savoir dans quelle mesure Julie pourrait être une « Nouvelle Héloïse » à la lumière du concept d'émancipation.

Le roman de Rousseau présupposait, de fait, d'aborder une histoire d'amour à partir d'un substrat éthique qui agissait comme un espace productif pour penser les liens humains: en relation avec le bonheur et la dignité, l'amour-passion et l'amour conjugal, l'amour simple et naturel et l'amour civilisé, parmi quelques sujets pouvant être reconnus. Un plan du roman a été imaginé par l'auteur, incarné d'une manière radicale, qui faisait que ses personnages étaient recherchés par ses lecteurs. Le surprenant impact qu'a généré la lecture de ce roman sur les lectrices et lecteurs a inauguré, ou tout au moins ainsi a-t-il été considéré, un mode précurseur de nouvelles pratiques de lecture, en plus de propulser une sorte d'effacement de frontières entre la littérature et la vie.

Il a été dit de ce roman qu'il n'a pas été qu'une simple saga amoureuse, que les protagonistes peuvent être pensés comme les supports d'une conception morale et anthropologique mise en jeu par l'auteur. Même si cela peut être certain, il n'est pas moins sûr de signaler que les personnages en question ont dépassé leur propre auteur ou tout au moins les usages que les lecteurs eux-mêmes aient fait d'eux. Ni une recherche de cohérence ni un signalement de contradictions, dans le but d'émettre des jugements ayant tendance à enfermer l'œuvre, ne nous

intéressent, mais au contraire pondérer la richesse qu'offre le texte et les différentes appropriations qu'il en est fait.

Dans ce sens, l'interprétation de Robert Darnton au sujet de la création de la sensibilité romantique qu'a supposée la lecture du roman de Rousseau dans l'Ancien Régime, se connecte avec quelques aspects qui revêtent de l'intérêt. Il signale que « lire, vivre et aimer sont inséparables pour l'écrivain qui a vécu plus intensément dans son imagination que dans les activités de la vie quotidienne ». En plus de montrer au moyen d'un minutieux travail d'archive le succès qu'a obtenu le roman parmi ses lecteurs et lectrices, Darnton a mis l'accent sur la manière dont Rousseau, lecteur passionné, proposait à ses lecteurs une manière de rentrer dans ses textes. Cette « instruction » de lecture agirait plus efficacement sur la régénération morale des hommes et femmes désirés par Rousseau, que les discours philosophico-politiques n'arrivaient pas à incarner⁽¹⁾.

Les thèses de Darnton sont intéressantes pour plusieurs raisons. L'une des clés qu'offre sa thèse est le signalement de la force que peuvent adopter certains écrits littéraires, plutôt périphériques ou de second ordre, si nous les mettons en relation avec des écrits ouvertement politiques, dans l'émergence de nouvelles sensibilités. Les destinataires auxquels pense Rousseau n'appartiennent pas à la société parisienne, objet de critiques réitérées, mais au peuple, de la province française. Le peuple représente la possible incarnation des vertus des personnages.

Voyons maintenant quelle sorte de transformation s'opère dans la lecture de ce roman. Est-il possible qu'un texte littéraire puisse transformer ses lecteurs et lectrices, citoyens et citoyennes, hommes et femmes ? Quels effets a engendré sa lecture dans l'Ancien Régime, à l'époque révolutionnaire, dans le courant du XIX^e siècle, et pourquoi aujourd'hui, deux cents ans après la révolution des républiques hispano-américaines, il est intéressant de revenir sur cet ouvrage ?

Une première réponse serait formulée par R. Darnton qui identifie dans l'Ancien Régime des lecteurs captivés par Rousseau, qui suivent non seulement ses instructions de lecture mais qui cherchent aussi à rapprocher leur vie de celle des personnages. La lecture du roman devient un acte de foi, l'auteur un prophète et le texte se lit comme s'il s'agissait de la Bible. On ne chercherait pas à jouir de sa lecture mais à transformer la vie. Bien que le roman ait comme axe l'histoire d'amour, c'était l'« amour de la vertu » qu'il provoquait chez les

lecteurs, et sans doute chez l'auteur du roman, une sorte d'extase.

Selon des éléments apportés par Darnton, plus de soixante-dix éditions de *Julie ou la Nouvelle Héloïse* ont été publiées avant 1800, information à laquelle nous pouvons ajouter celle d'Allison Peers, qui nous dit que le roman a été publié six fois dans une traduction castillane en Espagne, entre 1814 et 1823⁽²⁾. Cet élément, rattaché aux liens sociaux, politiques et culturels qu'entretenait l'Amérique avec l'Europe, permet de rendre compte de la réceptivité dont jouissait cette œuvre.

L'inquisition en Amérique, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, s'acharnait surtout à punir les lectures de livres qui faisaient référence à l'amour sensuel, parmi eux les romans romantiques qui occupaient une place de choix, et non les hérétiques livres philosophiques. Selon l'information donnée par le Péruvien Ricardo Palma dans son ouvrage « Anales de la Inquisición en Lima », Rousseau figure parmi les auteurs de livres interdits, à cause très certainement de son roman. Le cas des accusations pour la lecture ou possession du livre *Julie ou la Nouvelle Héloïse* dépasse largement, selon les données, les cent personnes⁽³⁾.

Le rôle qu'a joué la lecture de ce roman au cours de son parcours de plus de deux siècles ne sera pas abordé dans cet essai ; nous ferons par contre usage d'un certain esprit généalogique, particulièrement concernant le XIX^e siècle en Argentine, retenant quelques lecteurs et lectrices du roman. Si pendant l'Ancien Régime en France et dans le Río de la Plata, malgré les différences inhérentes qui qualifient l'histoire de chaque territoire, on peut remarquer que l'idée d'émancipation est un désir, il n'en sera pas de même au XIX^e siècle pendant lequel les théories et pratiques, accompagnées des nouvelles formes de représentation, intégreront ouvertement et de manières différentes l'esprit émancipateur. L'émancipation se forme, à partir de cette perspective, dans une catégorie sociale où se notent des tensions et conflits dans la construction de nos nationalités.

Avant de continuer sur ce point, nous souhaiterions nous reporter brièvement au contenu du roman afin de préciser quelques aspects auxquels nous ferons référence à plusieurs reprises. L'histoire, comme son titre l'indique, est narrée sous forme de lettres, Jean-Jacques Rousseau apparaissant comme l'éditeur. Une grande partie des épisodes se déroule dans une petite communauté de l'intérieur du pays. Il s'agit d'un amour sincère et passionnel qui naît entre le jeune précepteur infortuné, Saint Preux et Julie, son élève et fille unique d'un couple noble et protestant.

L'idylle prend forme corps et âme chez les amants malgré les restrictions familiales, même si finalement Julie termine par accepter de se marier à un homme plus âgé, M. Wolmar, le mariage étant arrangé par son père. La vertu des amants, thème transversal qui parcourt le roman du début jusqu'au dénouement, n'est pas détachée de l'amour sensuel, bien que ce dernier lui soit supérieur ou sublimé dans une sorte de croissance spirituelle des amants, sans être soumise auparavant à une série d'épreuves et obstacles.

Loin de s'éloigner définitivement de Julie, l'amant intègre, après plusieurs années, la nouvelle famille en qualité d'ami et de futur précepteur des enfants de la famille Wolmar. L'époux de Julie, au su de la passion qui a habité les deux amants dans le passé, entreprendra deux actions, l'une auprès de sa femme, la soumettant à l'épreuve de la fidélité et de la vertu. À l'égard de Saint-Preux, son dessein sera plus sophistiqué : changer les souvenirs de son passé amoureux en images persuasives du présent, soit changer l'aimée Julie d'Étange en Mme de Wolmar, femme et mère de deux enfants. En somme, briser définitivement tout vestige de sentiment amoureux du passé dans le présent.

Dans cette très brève description, l'histoire d'amour incarné par Abélard et Héloïse au XII^{ème} siècle apparaît comme une ombre. Il est évident que Rousseau s'est largement inspiré de ces lettres médiévales qui ont tant circulé des deux côtés de l'océan, mais il essaie à la fois de façonner une Héloïse contemporaine, une « nouvelle Héloïse » qu'il appellera Julie. De fait, il forgera également un nouveau modèle d'amant, s'éloignant d'Abélard :

« Quand les lettres d'Héloïse et d'Abélard tombèrent entre vos mains, vous savez ce que je vous dis de cette lecture et de la conduite du théologien. J'ai toujours plaint Héloïse ; elle avait un cœur fait pour aimer : mais Abélard ne m'a jamais paru qu'un misérable digne de son sort, et connaissant aussi peu l'amour que la vertu. Après l'avoir jugé, faudra-t-il que je l'imité ? » (I, lettre XXIV, De Saint-Preux à Julie).

Si l'histoire racontée par Rousseau nous semble être aujourd'hui un texte sentimental, moraliste et où la femme suit au pied de la lettre les mandats sociaux de soumission envers l'homme - appelez celui-ci amant, époux ou père - qu'était ce qui se convertissait en menace, pour l'ordre social et les bonnes manières qu'ils en arrivèrent à l'interdire ? Il est certain que des exemplaires d'*Emile* ont été également brûlés, texte où la figure de Sophie pouvait être loin des idéaux

émancipateurs dans le cadre de cette pédagogie organisée en fonction de l'homme. Il est indéniable que ce livre a agi comme une véritable révolution pédagogique, mais l'« enfant », et la « femme-enfant » ont été soumis à une espèce d'« infantilisation » et « féminisation » qui supposent de nouvelles formes de soumission⁽⁴⁾.

Le roman, comme il a déjà été dit, offre plus d'une possibilité de lecture, de l'histoire romantique à l'éloge radical de la vertu et du devoir. Quels aspects liés au concept d'amour peuvent être signalés dans ce roman, aspects qui pourraient être le prétexte d'une sanction ?

L'amour sensuel apparaît dans la première partie du roman avec naturel, sa considération négative est liée à des conventions sociales qui sont la cause d'un mal-être chez les amants, plutôt qu'à une condition de l'amour lui-même. De plus, Julie, personnage central de l'œuvre, séparée de son amant à qui elle était liée corps et âme, ne cesse d'être vertueuse, son mariage avec l'homme choisi par son père ne se convertissant même pas en une farce.

L'expérience de l'amour passionné est caractérisée par des codes que l'amour conjugal n'arrive pas à vivre, bien que la plénitude de la passion soit difficile à maintenir dans le temps. L'amour n'est pas une condition du mariage. Cet état est en rapport avec la tranquille cohabitation et l'éducation des enfants. Il est envisagé en fonction de son utilité sociale mais n'est pas compris comme un sacrement, l'église n'y joue pas non plus un rôle décisif. Le mariage exprime l'amour conjugal mais c'est le second qui qualifie le premier.

Le sentiment amoureux fait partie de la condition humaine essentielle et se dégraderait face à un désir de possession. Dans ce sens, pour que l'amour passionné en arrive à être vertueux, il doit être soumis à une dépuración et doit même être disposé à renoncer à l'être aimé.

Deux sortes de fidélité se présentent, celle des amants et celle des époux. L'une est inscrite dans les âmes et peut dépasser le plan terrestre. L'autre est une partie nécessaire des codes sociaux qui, pour Rousseau, ne sont pas les mêmes dans les petites communes que dans les grandes villes.

L'expérience amoureuse s'inscrit en des modes déterminés de temporalité et moralité. Le souvenir amoureux actualisé à partir du présent est posé dans la narration comme une lutte envers les formes de représentation de l'amour légitimées socialement. Julie, personnage central du roman, est objet et sujet de l'amour. Il existerait des devoirs de l'amour et des devoirs de la nature, bien que ceux-ci ne soient pas toujours bien exprimés dans le texte.

Rousseau essaie d'élever Julie à la catégorie de symbole, utilisant à la fois une autre femme symbolique: Héloïse. Le féminin est présenté comme la médiation du sacré. Dans ce sens, la mort de Julie est une condition nécessaire dans le récit pour atteindre l'absolu de l'amour et, d'une certaine manière, transcender le monde des représentations.

Pour conclure avec cette énumération non exhaustive, on peut dire que la sphère de l'amour ne reste pas contrainte à l'histoire des amants. L'amour filial apparaît, ainsi que l'amitié, l'amour conjugal, l'amour envers la nature. On peut également identifier dans le roman une série de tensions organisées sous une tension initiale et fondatrice: amour pur ou naturel et amour impur et civilisé. Il n'est pas inutile de rappeler que Rousseau n'a pas toujours été capable de montrer avec clarté ces tensions, bien qu'elles soient cependant constitutives des séquences de la narration.

Sans doute, une longue liste pourrait être faite, répertoriant les moments du roman où Rousseau souffre d'une conception andro-centrique, patriarcale et ouvertement idéologique en ce qui fait l'image et le rôle joué par la femme dans son œuvre. Pire encore, comme il a été mentionné précédemment, si nous analysons le cas de l'éducation de « Sophie » proposé dans l'*Emile*.

Pourquoi ne pas avoir choisi cette voie pour juger l'expérience amoureuse telle qu'elle a été formulée dans l'œuvre? On ne peut nier la tentation de choisir ce chemin. Des femmes contemporaines de Rousseau, comme le cas de Mary Wollstonecraft, ont élevé leur voix de protestation. La philosophe britannique et féministe illustrée publiée en 1787 « Réflexions sur l'éducation des filles ». Les encyclopédistes eux-mêmes se sont distanciés des positions conservatrices proposées par le Genevois sur les femmes. Il y aurait, par ailleurs, des échos de critiques successives jusqu'à l'actualité, avec les reformulations et resignifications inhérentes à chaque période.

Peut-être ai-je voulu, avec une certaine hardiesse, parcourir le chemin emprunté par quelques lectures qui se sont faites du roman de Rousseau, qui n'ont pas toujours pesé les bontés du mariage concerté socialement et qui, en tout cas, en le lisant, ont décidé de prendre volontairement en considération certaines images et non d'autres, certaines idées et non d'autres. Rousseau a donné une instruction pour son roman, instruction qui a fonctionné, bien que le texte ait dépassé le plan du propre mentor. Dans ce sens, les chemins de lecture se sont multipliés.

L'Argentine Mariquita Sánchez (1786-1868) dans ces récits raconte comment les lectures de Rousseau l'ont poussé à ne pas respecter le mariage conclu par ses parents. Manuela Sáenz (1797-1856), la célèbre Equatorienne, a lu avec passion les *Lettres d'Abélard et Héloïse* ainsi que la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau dont elle prit également connaissance. Elle s'est clairement identifiée à la première histoire amoureuse, qu'elle prend comme modèle dans sa relation avec son amant Simón Bolívar⁽⁵⁾. Tous deux ont incorporé à leurs vies privées et publiques la recherche d'émancipation. L'amour n'occupe pas un second plan mais la possible-impossible place de l'émergence dans la création de nouvelles subjectivités en clé libératrice.

Esteban Echeverría écrit en 1823, *Elvira o la novia del Plata*, poème romantique dans lequel une influence rousseauienne est notable; Juan Bautista Alberdi écrit dans ses *Recuerdos de viaje* une intéressante « topographie de la nouvelle Héloïse »⁽⁶⁾. Les représentants de la génération de 1837, également appelée génération romantique, n'échappent pas, très certainement, à l'influence de Rousseau.

Alberdi raconte sa première rencontre avec le roman lors du printemps 1829, de la main du professeur Miguel Cané de l'université de Buenos Aires. Quinze ans plus tard, s'adressant à son professeur devenu ami, il fait référence à son expérience, aux effets que provoquera cette lecture :

«Parcourant ses premières lignes, dit Alberdi du roman, au style et au sujet jusqu'alors inconnus de mon cœur, mes yeux se noyèrent dans les larmes... la Julie qui s'est maintenue dans mon âme pendant plus de quatre ans inondée de douces illusions. De ce jour, dont je me souviens comme si c'était hier, auriez-vous dit, mon cher Cané, qu'existerait la possibilité que je vous écrive cette lettre, des bords du lac de Genève, où est né l'auteur de Julie et où ce dernier situe les scènes immortelles de sa romance ? »⁽⁷⁾.

En 1843, Alberdi relisait ce roman et, à sa grande surprise, s'est vu pleurer comme lors de la première fois. Il relie directement cet effet aux souvenirs de sa jeunesse, ce que Théodule Ribot appellera quelques dizaines d'années plus tard la mémoire affective. Alberdi en arrive à dire que si Julie avait existé réellement et si elle relisait les lettres, lui-même se chargerait de ramener vers le

présent les souvenirs du passé. Rousseau se serait-il imaginé que ses lecteurs en arriveraient à rivaliser avec ses personnages ?

Sa promenade autour du lac de Genève lui marquait peu à peu la topographie du roman ; il reconnaissait les lieux où Rousseau avait situé les amants, il est également allé au bois de Clarens, où les amants se donnèrent leur premier baiser. Il avoue de plus son penchant à voir en chaque Genevoise l'image de Julie.

Je ne peux oublier de transcrire le récit qu'Alberdi fait de Rousseau lors de sa visite de la « Société de lecture » à Genève. Ses mots révèlent ce que l'on a tenté de montrer à travers ce travail autour de la lecture du roman de Rousseau. Le mélange entre le Rousseau réel et le personnage de Rousseau se dissémine. De même pour ses personnages du roman, la vie et la littérature qui se confondent à nouveau dans le lecteur.

"Entré dans la première des deux salles qui composent le local de la société, j'ai observé sur ma droite un grand portrait, peint à l'huile : c'était celui de Jean-Jacques Rousseau, à l'âge de trente ans, par La Tour, une très exacte copie. J'ai vu dans ma vie peu de visages aussi beaux : le trait saillant de son visage en est la bouche, dotée d'une expression et d'une grâce indicibles ; ses extrémités forment deux arcs, en qui Lavater aurait dû reconnaître le symbole du goût le plus exquis. Le front est haut, régulier et beau ; les yeux petits, châtain, pénétrants, l'expression douce et mélancolique à la fois ; sur tout son visage se trouve ne sais-je quelle expression mêlée de joie et de souffrance ; la chevelure noire et poudrée, et la robe d'usage à l'époque de Louis XV. J'avoue que si j'étais né femme, j'aurais difficilement pu refuser mes sympathies auprès d'un tel homme"⁽⁸⁾.

Ernst Cassirer reproduit un récit des biographes d'Emanuel Kant où ceux-ci racontent que dans son bureau, totalement austère, ne se trouvait qu'un portrait de Jean-Jacques Rousseau. S'agit-il de celui décrit par Alberdi ? De plus, Cassirer, retient le témoignage de Herder qui fait référence à Kant dissertant dans ses cours sur *la Nouvelle Héloïse*, avec la même vigueur que lorsqu'il évoquait Leibnitz, Hume et d'autres encore.

Que peut avoir vu Kant dans sa lecture de ce roman ? Comme l'on peut dire d'avance, ce n'était pas l'histoire d'amour en elle-même qui a enthousiasmé le philosophe de Königsberg. *La Nouvelle Héloïse* ne s'est pas présentée à lui comme étrangère à un monde moral né d'une

volonté autonome. C'est pour cela que la deuxième partie a impressionné Kant.

José Gaos a consacré une étude assez longue sur l'analyse et la réflexion du roman, auquel il a trouvé un sens profondément philosophique. Il a distingué trois niveaux dans le roman : le sociologico-culturel, le moral ou éthique et le philosophico-religieux. A la différence de Kant, il s'est intéressé avec la même force aussi bien à la première qu'à la deuxième partie de l'œuvre et il y a trouvé une raison de réflexion philosophique⁽⁹⁾.

Analysant les projections de l'œuvre de Rousseau, Cassirer nous dit que "dans sa doctrine se trouve le point de départ de deux courants spirituels et intellectuels entièrement différents : le premier conduit en Allemagne au Werther de Goethe et au romantisme, alors que l'autre débouche sur les doctrines politiques de la Révolution Française, ainsi que sur la morale et la philosophie de l'histoire de Kant"⁽¹⁰⁾.

Pour terminer ce travail, lequel est plutôt une ouverture pour repenser le rôle qu'a joué la lecture du roman de Rousseau, on fera référence à une histoire d'amour dont on ne peut affirmer si ses protagonistes ont lu ou non Rousseau, mais dont on peut au contraire dire que, dans les décisions d'ordre pratico-existentielles, d'autres déroulements sont possibles pour l'expérience amoureuse bien qu'altérant les lois sociales établies.

Il n'est pas nouveau que dans la première moitié du XIX^{ème} siècle les familles patriciennes en Argentine maintenaient une structure idéologique qui réglementait les pratiques de ses membres, que ce soit la circulation des biens, la vie affective et sexuelle ou la morale avec leurs devoirs et obligations différenciés par sexe, en somme régler les habitudes de ses membres. Dans ce cadre, l'histoire de Camila O'Gorman (1828-1848) se révèle un cas de désobéissance envers l'ordre établi. Bercée très certainement par les lectures d'amour romantiques qui circulaient à cette époque, elle tombe amoureuse du prêtre Uladislao Gutiérrez, tous deux décident de fuir, Camila s'échappe de la maison familiale et Gutiérrez de la paroisse. Ils violent les institutions et les lois qui organisent le corps social, soit la famille et l'Eglise et ils sont condamnés à mort, décision prise par Juan Manuel de Rosas, qui était à cette époque le gouverneur de Buenos Aires. La grand-mère de Camila O'Gorman était également une autre femme hors du commun, Anita Perichón. Ses idées de liberté passèrent aussi bien dans sa vie privée que publique.

Est-il donc possible, reprenant les questions posées au début de cet écrit, d'articuler dans la lecture du roman

de Rousseau amour et émancipation ? Si l'on regarde le passé à partir du présent, il semble que l'articulation ait été plus difficile pour les femmes. Dans son *Tratado del amor*, José Ingenieros dénonce l'institution matrimoniale comme faisant partie d'une idéologie bourgeoise et comme une preuve de ce qu'il appelle l'"immoralité sociale de l'amour" qui convertit la "morale domestique" en "morale économique" et le "mariage d'amour" en "mariage de convenances". Bien qu'il ait lu, en tant que militant de conceptions scientifiées, la relation entre les sexes en clé biologiste, son incisif regard social l'a poussé à analyser également les grands mythes de l'amour. Sa recherche le menait à démasquer les paradigmes et stéréotypes qui circulaient dans certaines narrations littéraires, pour dénoncer le rôle idéologique de domestication sociale qu'ils occupent, tout comme d'autres narrations et mythes qui symbolisaient un désir de liberté.

« Tous ceux qui aiment [dit Ingenieros], hors mariage sont de véritables amants, les damoiselles qui fuient, les galants hommes qui séduisent, les époux infidèles ; ces amours "contrariés" ou "illicites" sont des actes d'indiscipline contre la moralité ambiante. Ceux qui sont mal mariés sont de véritables amoureux qui se rebellent contre la domestication. A travers ces tempéraments, la coercition sociale exalte l'amour et engendre les passions, qui sont toujours une lutte désespérée contre les conventionnalismes de la domesticité »⁽¹¹⁾.

Pour conclure, on peut ajouter que nous ne pourrions pas nous abreuver d'un esprit émancipateur si Rousseau lui-même, auteur du roman, n'avait pas laissé ouvert l'une des portes. Il est évident que Rousseau en a laissées de nombreuses ouvertes et quelques unes peuvent se lire avec un esprit contraire. Nous ne sommes pas non plus convaincus en lisant le roman, que sa Julie puisse occuper la place de l'Héloïse de l'histoire médiévale. Peut être serait-il plus productif, en analysant certaine dialectique qui semble exister entre les deux figures symboliques, Héloïse et la Nouvelle Héloïse, d'arriver à percevoir dans cette histoire de quelle manière les politiques sont en jeu dans la sphère des sentiments qui ne sont pas liés au social, politique, culturel, philosophique et existentiel.

Marisa Muñoz
Universidad Nacional de Cuyo, Mendoza,
Argentina

Références

- 1- Cf. Robert Darnton. "Los lectores le responden a Rousseau: La creación de la sensibilidad romántica". Dans *La gran matanza de gatos. Y otros episodios en la historia de la cultura francesa*. Buenos Aires, FCE, 1987, pp. 200-247.
- 2- Cfr. Edgar Allison Peers *The History of the Romantic Movement in Spain* (1940), traduit par *Historia del movimiento romántico español*; versión espagnole de José María Gimeno, Madrid: Gredos, 1973, 2 volumes
- 3- Concernant ces informations, je remercie tout particulièrement Arturo Roig qui, de plus, m'a généreusement laissé consulter son ouvrage encore inédit "Las lecturas de Manuela Sáenz".
- 4- Arturo Roig a montré comment Krause, jusqu'ici s'abreuvant de la littérature rousseauienne, a su aller au-delà aussi bien sur le plan conceptuel, à partir duquel sa singulière conception dialectique serait un exemple, qu'à partir d'une phase pratique dans l'éducation de ses enfants, parmi eux l'un s'appela Sophie. Cf. "Cuestiones de dialéctica y de género en Krause. Sofia o la nueva mujer". Dans *Revista Estudios de Filosofía Práctica e historia de las ideas*, INCIHUSA, Mendoza, An 8, n° 9, décembre 2007, pp. 57-72.
- 5- Cfr. Clara Villaseca, *Cartas de Mariquita Sánchez*, Buenos Aires, Peuser, 1952; María Sáenz Quesada, *Mariquita Sánchez. Vida política y sentimental*, Buenos Aires, Ed. Sudamericana, 1997; *Simón Bolívar y Manuela Sáenz. Correspondencia íntima*. Deuxième édition, Quito, Atelier d'Etudes Andines, 1959.
- 6- Cfr. Juan Bautista Alberdi. *Recuerdos de viaje y otras páginas*. Buenos Aires, Editorial Universitaria de Buenos Aires, 1962. Dans son *Autobiografía*, Carlos Guido y Spano, poète argentin né en 1827, raconte de son voyage en France, sa visite au cimetière du Père Lachaise "Mon premier soin, lors de ma visite du cimetière, je suis allé déposer un bouquet de violettes sur la tombe où gisent ensemble Héloïse et Abélard. L'amour, ai-je pensé, est supérieur à tout". (N.d.T. - "Mi primer cuidado al visitar el camposanto, fue depositar un ramo de violetas en el sepulcro donde juntos yacen Eloísa y Abelardo. El amor, pensé, es superior a todo"). Buenos Aires, Ed. Kapelusz, 1952, p. 80.
- 7- "Al recorrer sus primeras líneas, dice Alberdi de la novela, de un estilo y de un asunto que hasta entonces habían sido desconocidos para mi corazón, mis ojos se bañaron en lágrimas... la Julia que se mantuvo en mi alma por más de cuatro años inundada de dulces ilusiones. En aquel día, que recuerdo como si hubiese sido ayer, ¿habría Ud. dicho, mi querido Cané, que llegaría ocasión en que le escribiría ésta, desde las orillas del lago de Ginebra, donde nació el autor de Julia y donde él colocó las inmortales escenas de su romance?" (N.d.T.) *Ibidem*, p. 53-54.

8-“Entrado en la primera de las dos salas de que se compone el local de la sociedad, observé a mano derecha un retrato grande, pintado al óleo: era el de Jean Jacques Rousseau, tomado a la edad de treinta años, por La Tour, del cual era copia exactísima el presente. Pocos rostros más bellos he visto en mi vida: la facción sobresaliente de su cara, es la boca, dotada de una expresión y gracia indecibles; sus extremidades forman dos arcos, en que Lavater habría tenido que reconocer el símbolo del gusto más exquisito. La frente es alta, regular y bella; los ojos pequeños, castaños, penetrantes, la expresión dulce y melancólica a la vez; en su cara toda hay no sé qué expresión mezclada de alegría y sufrimiento; el cabello largo y empolvado, y el vestido a usanza del siglo de Luis XV. Confieso que nacida mujer, difícilmente hubiese podido rehusar mis simpatías con tal hombre” (N.d.T.). Ibidem, pp. 57-58.

9- Cfr. José Gaos. “Julia o la nueva Eloísa”, dans *Presencia de Rousseau. 250 ans après sa naissance et deux siècles après la parution d'Emile et du Contrat social*. México, UNAM, 1962, pp. 153-257.

10-“en su doctrina se encuentra el punto de partida de dos corrientes espirituales e intelectuales enteramente diferentes: la una conduce en Alemania al Werther de Goethe y al romanticismo, mientras que la otra desemboca en las doctrinas políticas de la Revolución Francesa, así como en la moral y la filosofía de la historia de Kant” (N.d.T.). Ernst Cassirer. *Rousseau, Kant, Goethe. Filosofía y cultura en la Europa del siglo de las luces*. Buenos Aires, FCE, p. 20.

11-“Todos los que aman, dice Ingenieros, fuera del matrimonio son amantes verdaderos, las doncellas que se fugan, los galanes que seducen, los cónyuges infieles; esos amores “contrariados” o “ilícitos” son actos de indisciplina contra la moralidad ambiente. Los que se casan mal son verdaderos enamorados que se rebelan a la domesticación. En estos temperamentos la coerción social exalta el amor y engendra las pasiones, que son siempre una lucha desesperada contra los convencionalismos de la domesticidad José Ingenieros, *Obras Completas*, Volumen III, Ed. Mar Océano, 1962, p. 314

Bibliographie complémentaire

Juan Bautista Alberdi. *Recuerdos de viaje y otras páginas*. Buenos Aires, Editorial Universitaria de Buenos Aires, 1962.

Ernst Cassirer. *Rousseau, Kant, Goethe. Filosofía y Cultura en la Europa del siglo de las luces*. Madrid, FCE, 2007.

Robert Darnton. “Los lectores le responden a Rousseau: La creación de la sensibilidad romántica”. Dans *La gran matanza de gatos. Y otros episodios en la historia de la cultura francesa*. Buenos Aires, FCE, 1987, pp. 200-247.

José Gaos. “Julia o la nueva Heloísa”, dans *Presencia de Rousseau. A 250 ans de sa naissance et à deux siècles de la parution de l'Emile et du Contrat Social*. México, UNAM, 1962, pp. 153-257.

Esteban Echeverría. *Obras Completas*. Buenos Aires, Ediciones Zamora, 1951.

José Ingenieros, *Obras Completas*, Volume III, Ed. Mar Océano, 1962.

Edgar Allison Peers. *Historia del movimiento romántico español*; version espagnole de José María Gimeno, Madrid: Gredos, 1973, 2 vols.

Juan Jacobo Rousseau. *Julia o la Nueva Eloísa. Carta de dos amantes*. Paris, Garnier, Tomo I y II, s/fecha, 512 p. y 524 p.

— *Las confesiones*. Madrid, Alianza Editorial, 1997,

— *Obras escogidas*. Buenos Aires, “El Ateneo” Ed., 1950.

Arturo Andrés Roig. “Cuestiones de dialéctica y de género en Krause. Sofía o la nueva mujer”. Dans *Revista Estudios. Filosofía práctica e Historia de las ideas*, An 8, nº 9, Mendoza, 2007, pp. 57-72.

María Sáenz Quesada, *Mariquita Sánchez. Vida política y sentimental*, Buenos Aires, Ed. Sudamericana, 1997.

Simón Bolívar y Manuela Sáenz. *Correspondencia íntima*. Segunda Edición, Quito, Taller de Estudios Andinos, 1959

Carlos Guido y Spano. *Autobiografía*. Buenos Aires, Ed. Kapelusz, 1952, p. 80

Clara Villaseca, *Cartas de Mariquita Sánchez*, Buenos Aires, Peuser, 1952.